

# Scott Ritter : « Ils ont tenté de me tuer ! »

## Défaite américaine en Iran et en Ukraine

L'ancien inspecteur en armement de l'ONU et officier du renseignement du Corps des Marines des États-Unis, Scott Ritter, évoque le fait d'avoir été pris pour cible par des drones lors d'un récent voyage en Russie, l'état des deux plus grandes guerres dans le monde à l'heure actuelle, et pourquoi la défaite dans les deux est irréversible pour Trump et Washington. <https://scottritter.substack.com/AIMEZ> la vidéo et abonnez-vous pour plus d'analyses géopolitiques approfondies Partagez vos réflexions dans les commentaires ci-dessous ! Soutenez la chaîne : Patreon : <https://www.patreon.com/dannyhaiphong> ABONNEZ-VOUS SUR RUMBLE : Rumble : <https://rumble.com/c/DannyHaiphong> Suivez-moi sur les réseaux sociaux : Twitter : <https://twitter.com/DannyHaiphong> Telegram : <https://t.me/DannyHaiphong> Soutenez la chaîne d'autres manières : <https://www.buymeacoffee.com/dannyhaiphong> Substack : [chroniclesofhaiphong.substack.com](https://chroniclesofhaiphong.substack.com) Cashapp : \$Dhaiphong Venmo : @dannyH2020 Paypal : <https://paypal.me/spiritho> #iran #iranwar #trump

### #Danny

Bienvenue à tous, et bon retour dans l'émission. Ici Danny Haiphong. Comme vous pouvez le voir, je suis accompagné d'un ami de l'émission, ancien inspecteur des armements de l'ONU et officier du renseignement des Marines américains, aujourd'hui analyste géopolitique, commentateur et journaliste, Scott Ritter, de retour de Russie. Scott, ravi de te revoir.

### #Scott Ritter

Ravi de vous voir. Content d'être de retour.

### #Danny

Oui, c'est super de te revoir dans l'émission. Alors, tout le monde, n'oubliez pas de mettre un « j'aime », bien sûr, ça aide à faire remonter l'émission dans l'algorithme. Première question, Scott, directement. Je t'ai entendu dans d'autres programmes, chez le juge Napolitano et ailleurs, parler de ton voyage en Russie. Et ce qui m'a vraiment marqué, c'est que tu as dit avoir été pris pour cible. On en avait parlé avant ton départ : tu avais expliqué qu'il fallait une sécurité renforcée, et que tu avais été visé par des drones, des drones ukrainiens. Raconte-nous cette expérience, ton voyage en général, et ce que tu as pu apprendre sur le conflit à travers tout ça, avec le recul de l'ensemble de cette expérience.

### #Scott Ritter

Eh bien, le voyage a commencé par une étape à Saint-Pétersbourg. J'ai eu l'honneur d'être invité à intervenir sur un panel assez prestigieux, lors du Forum économique international de Saint-Pétersbourg. Le thème, c'était l'avenir de la diplomatie. Le débat était animé par un professeur de relations internationales de MGIMO, la grande université russe des relations internationales, rattachée au ministère des Affaires étrangères. C'est là que sont formés tous les diplomates russes. Sur le panel, il y avait le recteur de MGIMO — autrement dit, la personne qui dirige toute l'institution —, un vice-ministre des Affaires étrangères, un autre professeur de MGIMO, ainsi qu'un analyste reconnu venu d'Angleterre, de France et d'Italie. Et puis, il y avait moi, sur cette scène. On m'a dit à ce moment-là que c'était l'occasion de montrer mon côté plus diplomatique, parce que, paraît-il, beaucoup en Russie étaient un peu impressionnés, voire intimidés, par mon attitude parfois un peu... disons, combative, quand je prends la parole.

J'avais donc préparé une petite présentation bien ficelée, centrée sur la diplomatie. Malheureusement pour moi, je ne suis pas passé en premier. J'ai écouté les autres, notamment le vice-ministre des Affaires étrangères, que je respecte beaucoup. Mais plus j'écoutais, plus je me sentais frustré de voir que la diplomatie ne fonctionnait pas, alors que les Russes continuaient à se bercer d'illusions, pensant que les États-Unis et l'Europe allaient être des partenaires diplomatiques raisonnables. Disons simplement que mon discours est parti en vrille dès le début, et qu'il est devenu de plus en plus passionné — exactement les émotions que j'étais censé contenir. À la fin, j'avais prévu de conclure en parlant du nihilisme inhérent à l'Europe.

J'avais passé pas mal de temps à lire Friedrich Nietzsche et, tu vois, j'étais capable de le citer longuement. Mais John Laughland, un analyste britannique très respecté, un expert en géopolitique, est intervenu juste avant moi... et il m'a volé ma réplique. Il a parlé du nihilisme et de l'Occident. Alors là, mon cerveau s'est mis à tourner à toute vitesse pour trouver une autre analogie, quelque chose d'équivalent. Et finalement, je suis revenu à ma citation habituelle tirée de \*Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur\*, où je parle d'Atticus Finch, bien sûr, l'avocat, l'homme qui croit à l'État de droit — une sorte de parallèle avec les diplomates qui croient en la diplomatie, pour qui le droit international est essentiel. Et c'est vrai, évidemment, dans une société normale, une société civile normale.

Mais quand un chien enragé traverse la ville, on fait appel à Atticus Finch pour l'abattre. Pas parce qu'il était, tu sais, l'avocat expérimenté, mais parce qu'il était le meilleur tireur de son unité pendant la Première Guerre mondiale. Il avait tué plus d'Allemands que quiconque, et tout le monde savait que, le moment venu, il appuierait sur la gâchette et tuerait le chien. Et j'ai dit : l'Europe est un chien enragé, et la Russie doit abattre le chien. Inutile de dire que le public a bien réagi, mais le panel, surtout les diplomates russes distingués, a été un peu choqué. J'ai cru que j'avais tout gâché. Le lendemain, en me rendant au Forum économique international de Saint-Pétersbourg, j'étais censé travailler avec Rick Sanchez, qui est maintenant chez RT. C'est l'un de leurs principaux animateurs.

On allait regarder la présentation plénière de Vladimir Poutine, puis on devait en faire une sorte d'analyse en direct. Mais le téléphone a sonné. Alexandra, qui est ma bras droit — je ne peux pas dire "mon bras droit" au masculin, donc disons "ma bras droit" — a décroché. C'était les organisateurs.

Apparemment, ma présentation avait attiré l'attention, et j'étais soudain invité à assister à la présentation de Vladimir Poutine, en séance plénière. J'ai dû aller faire un test PCR. Et ce n'était pas n'importe quelle place : j'étais assis au deuxième rang, entouré de chefs d'État et d'autres personnalités. Pour vous donner un exemple, Candace Owens, qui était aussi invitée, était tout au fond de la salle. Donc oui, c'était quand même quelque chose. Et j'ai pu regarder le discours en direct.

Et, vous savez, le jour même où je suis arrivé à Saint-Petersbourg, l'Ukraine a lancé une attaque de drones contre la ville. Le ciel était noir de fumée qui s'échappait de Kronstadt. Je m'attendais à ce que Vladimir Poutine parle de tout ça, et bien sûr, du meurtre de vingt et une personnes — des adolescents innocents — à l'université de Starobelsk, une école normale à Lougansk, tués par des frappes de drones ukrainiens le vingt-deux mai. Mais au lieu de ça, il a parlé de l'économie. En gros, il a expliqué qu'il ne laisserait pas la guerre en Russie, ni d'autres pays, dicter les résultats. Qu'il gardait le contrôle, et que sa priorité, c'était de ramener la stabilité et d'attirer les investissements. Quatre-vingt-quatre milliards de dollars d'investissements ont été signés — des contrats ont été conclus — lors du Forum économique international de Saint-Petersbourg.

Donc, de ce point de vue-là, c'était une réussite. J'avoue que j'étais presque déçu en entendant ça. Je veux dire, je comprenais bien la gravité de ce qu'il disait. Je le comprenais, oui. Mais enfin, des drones ont frappé Saint-Petersbourg dès le premier jour. Comment ça peut rester sans réponse ? Mais ensuite, pendant la séance de questions-réponses, Vladimir Poutine a abordé ce sujet, et il a donné une réponse très ferme. D'abord, la dénazification, c'est une réalité. Les gens doivent comprendre ce que signifie ce mot. Si vous ne le comprenez pas, il y aura bientôt un épisode de \*The Russia House\* où je discuterai avec un ancien officier du renseignement ukrainien, qui expliquera ce qu'implique réellement la dénazification. Et ça, ça ne se fait pas par des négociations.

Ça se passe par une reddition sans condition, et ça montre bien la direction que prend la Russie. Mais ensuite, il a regardé la caméra, et il a donné un ordre à l'armée russe — un ordre de poursuivre la mission. Et il a conclu comme seul Vladimir Poutine sait le faire, en citant un policier du Daghestan qui avait été capturé par des terroristes il y a quelques années et exécuté devant la caméra. Quand on lui a demandé quelles étaient ses dernières paroles, il a répondu : « Continuez à travailler, mes frères. » Et Vladimir Poutine a regardé la caméra et a dit aux soldats : « Continuez à travailler, mes frères. » Cette guerre, elle est terminée sur le champ de bataille. C'était la grande leçon. Voilà pour Saint-Petersbourg. Ensuite, je suis allé dans la zone de guerre. J'y suis allé moi-même. On devait garder le secret.

## **#Danny**

Scott, avant que tu n'arrives dans la zone de guerre, je me demandais si tu pouvais aller dans les paramètres. On dirait qu'il y a un souci avec ton micro, et je préfère qu'on règle ça tout de suite. J'espérais que ça se corrigerait tout seul, mais peut-être que tu peux aller dans les paramètres audio et essayer de te connecter à un autre micro, parce que le son est un peu étouffé. Je voulais juste m'

assurer que tout le monde puisse bien entendre cette partie, surtout. — Voilà, je viens de le faire. C'est mieux comme ça ? — Oui, je pense que c'est bien mieux. Tu peux continuer.

## **#Scott Ritter**

C'est un autre micro. Eh, qu'est-ce que j'en sais, moi ? Bon, j'espère que tout le monde a bien compris pour Saint-Pétersbourg. Et je ne vais pas... euh, quelqu'un a demandé si c'était une White Claw ? Non, c'est un Monster. J'avais plus de Coca, alors je bois un Monster pour l'instant. Mais c'est peut-être pas plus mal, parce que, euh, je suis vraiment fatigué de ce voyage. Mais, comme vous le savez, je ne pouvais pas parler de ce que j'allais faire après le Forum économique international de Saint-Pétersbourg. En gros, j'ai dit que j'allais rester en Russie et continuer à travailler. J'ai passé trois jours à Moscou à faire des interviews et à préparer ce déplacement. Mais on est allés à Lougansk, à Donetsk, à Zaporojie. Je devais ensuite aller à Kherson, puis en Crimée.

C'était censé être une grande tournée de quatorze jours en zone de guerre. Le but principal de ce voyage, c'était de comprendre la guerre des drones. J'ai pu faire des entretiens formidables avec des unités de première ligne, des unités chargées d'affronter les Ukrainiens au combat, d'autres qui s'occupent de la défense anti-drones, et aussi celles qui conçoivent les drones. J'ai eu l'honneur de visiter le centre des Archanges, à Zaporojie, un centre dédié aux drones, où ils développent les tactiques et forment les opérateurs. Ils sont même certifiés pour former les opérateurs de drones militaires russes dans un programme de quatre semaines. J'ai pu observer cette formation, piloter un drone sur un simulateur... et le faire s'écraser.

C'est pas aussi simple que ça en a l'air, les gars. C'est plutôt difficile, à moins d'être un gamer. Mais moi, j'ai soixante-quatre ans, bientôt soixante-cinq, et ma coordination main-œil n'est plus ce qu'elle était. Et regardez toute la technologie des drones, qui détermine en grande partie les tactiques. Il y a là un aperçu fascinant de la complexité de la guerre par drones. Et vous savez, c'était ça, le travail. Mais le travail, c'était aussi de voir l'impact de la guerre sur les gens. Alors j'ai visité le collègue Star Bells, j'ai rencontré le directeur de l'université, j'ai parlé avec des gens de ce qui s'était passé cette nuit-là, j'ai vu de mes propres yeux la destruction, et j'ai compris que c'était un meurtre — un vrai meurtre — commis par les Ukrainiens. J'ai aussi interviewé le gouverneur de Lougansk.

J'ai, euh, interviewé plusieurs autres personnes. J'ai aussi visité l'unité de drones Burevestnik, qui est une unité de combat en première ligne. Je suis allé dans leur centre d'entraînement, j'ai pu voir comment ils travaillent, comment ils utilisent leurs drones. Ensuite, on est allés à Donetsk, on a fait une visite là-bas aussi, j'ai pu rencontrer une unité de combat en première ligne, leur compagnie de drones, et les voir en action. J'ai également eu l'occasion d'aller dans la ville de Gorlovka, à l'ouest de Donetsk. C'était autrefois une ville de première ligne, elle subit encore aujourd'hui de lourdes attaques. Et là, on voit vraiment l'expérience, la force et la résilience des habitants du Donbass, qui vivent chaque jour sous le feu.

Je veux dire, j'ai ce t-shirt, et je le porte en signe d'honneur. Il a été, tu sais, fabriqué sous le feu. C'est ça, les gens du Donbass. Ces gens vivent chaque jour sous les tirs, les bombardements d'artillerie, les attaques de drones, et ils sont fiers de continuer simplement à faire leur travail, à vivre. Ils ne lâchent jamais, ces gens-là, jamais. Le maire de Gorlovka est un ancien combattant. C'est un chef de première ligne. Il doit faire face à des attaques de drones tous les jours, et c'est l'un des types les plus durs, mais aussi l'un des plus bienveillants. Il se soucie de ses habitants. Et les gens de Gorlovka ne vont pas abandonner, pas plus que ceux de Donetsk. J'ai eu la chance d'aller à Marioupol et de voir, tu sais, le théâtre reconstruit.

Souvenez-vous, le théâtre a été détruit par Azov, qui a essayé d'en faire porter la responsabilité à une attaque aérienne russe. Le théâtre a été entièrement reconstruit avec l'aide de Saint-Pétersbourg, et en ce moment même, il joue \*Le Maître et Marguerite\*. Donc, vous voyez, Boulgakov... je crois que c'est Boulgakov. Bref, tout ça pour dire... J'ai pu aller dans un centre pour réfugiés, où j'ai interviewé des personnes qui avaient été secourues par l'armée russe, venant des villages situés sur la ligne de front. Ces gens-là, les Ukrainiens les appelaient avec mépris les "Zhdun", les "attendeurs". Et quand une femme de soixante-huit ans vous raconte comment d'autres Ukrainiens, qu'elle avait refusé d'évacuer, l'ont gardée enfermée dans une cave avec des enfants et d'autres civils, sous des bombardements incessants...

Quand ils ont manqué d'eau et que les gens sont sortis pour en chercher, ils ont été tués par eux. Les Russes sont finalement arrivés, et les soldats russes les ont secourus. Les soldats russes les ont gardés sur place, parce que la situation était trop dangereuse pour une évacuation. Alors ils leur ont apporté de la nourriture, de l'eau et des soins médicaux. Quand le moment est venu d'évacuer, les soldats russes les ont entourés de leurs propres corps. Quand les Ukrainiens ont commencé à les attaquer, les Russes se couchaient sur eux, les protégeaient de leurs corps. Des soldats russes ont été blessés et tués en évacuant ces gens. Ces gens le savent. Ils comprennent le sacrifice que les Russes ont fait pour les sauver.

Ils aiment la Russie. Vous savez, mais il y a encore des enfants coincés sur la ligne de front. C'est une situation très tragique. La Russie libère des territoires russes occupés illégalement et illégitimement par des nationalistes ukrainiens pro-occidentaux, parce que c'est bien de ça qu'il s'agit. Cette guerre, ce n'est pas une invasion ni une occupation russe. C'est la Russie qui libère des villages où, vous savez, les habitants sont russes, se considèrent comme russes, et qui, légalement aujourd'hui, à cause du référendum, font partie de la Russie. Euh... et je devais aller à... enfin, je suis allé à Melitopol, la capitale provisoire de la région de Zaporojie.

Je devais aller à la centrale nucléaire, mais les attaques de drones ukrainiens s'étaient tellement intensifiées qu'il était devenu impossible de faire ce déplacement. Du coup, j'ai fait les interviews en ligne, ce qui était assez intéressant, parce que la connexion internet, vu le lien entre internet et les opérations de drones, est très instable et imprévisible. Et puis, vous savez, Melitopol était attaquée tous les jours pendant que j'y étais. Il n'y avait plus d'électricité, plus d'eau. Mais ces gens

continuent, ils tiennent bon. Je devais ensuite aller à Kherson, mais la route entre Melitopol et Kherson, le pont de Chonghar qui relie Kherson à la Crimée, on l'appelle l'autoroute de la mort, et ce n'est pas pour rien.

Si tu y vas, tu vas te faire attaquer. Et si tu te fais attaquer, il y a de fortes chances que tu y restes. Du coup, les agents de sécurité, qui faisaient un travail remarquable, ont fini par comprendre que je n'aurais pas dû aller à Melitopol, que c'était vraiment trop risqué. Mais on y est allés, on a vu, on a vécu l'expérience... sauf qu'on n'a pas pu continuer jusqu'à Kherson. Ce n'est pas seulement une question de moi. C'est aussi une question d'Alexandra, par exemple, mon assistante. J'étais responsable d'elle. Moi, je suis prêt à prendre certains risques, mais ce serait totalement irresponsable de lui dire : « Allez, viens, filme-moi en train de mourir, et meurs avec moi au passage. »

Mon équipe de sécurité est là pour me protéger, mais elle n'est pas là pour se suicider. Ce n'est pas une partie de roulette russe. Pour tous les autres qui vivent là-bas, oui, c'en est une, mais nous, on devait rester responsables. Donc, la décision a été prise de raccourcir le voyage. Les quatre derniers jours ont été tout simplement annulés, et on a dû quitter Melitopol alors qu'elle était sous attaque. Le convoi qu'on a fini par rejoindre a été pris pour cible par des drones Hornet. Ce sont des drones fabriqués par une entreprise financée par Eric Schmidt, l'ancien patron de Google. Ils utilisent la technologie Starlink, vous voyez. Alors, disons que je prends ça assez personnellement contre Eric Schmidt. Si je le croise, je lui rappellerai physiquement à quel point je le prends mal.

Il a essayé de me tuer, littéralement. Il a fabriqué ces drones. C'est lui qui leur a donné l'intelligence artificielle utilisée pour cibler ces convois. Mais c'était intéressant à voir, tu sais, les habitants de Zaporijjia sous les attaques. Parce que quand le drone était repéré, les voitures civiles recevaient une petite alerte. Ils ont une appli sur leur téléphone, qui te dit ce qui se passe. Et là, tu voyais les voitures quitter l'autoroute, les gens sortir en vitesse, courir et se cacher dans les fossés. Mais ils n'étaient pas pris de panique, ils ne criaient pas. Ce qui m'a marqué, c'est ce couple, un mari et une femme, qui ont quitté une petite berline. Ils étaient dans le fossé, lui assis tranquillement, en train de fumer une cigarette, et sa femme juste derrière lui. Ils regardaient, mais sans panique. Bien sûr, ils avaient laissé leur voiture.

Ils ne se suicidaient pas. Mais il n'y avait ni cris, ni panique. C'étaient juste des gens pour qui... ce n'était pas la première fois. Ils avaient déjà fait ça. Ils allaient le refaire. Pour eux, c'est juste la routine. En regardant la réaction de l'armée russe... on était juste derrière un camion armé. Il y avait, je sais pas, trois mitrailleuses dessus, inactives, rien ne bougeait. Les soldats russes étaient assis là, en train de fumer. Et d'un coup, l'un d'eux reçoit un appel à la radio, et là, boum, tout s'enclenche. Ils se lèvent, ils scrutent, ils scrutent encore, puis ils se concentrent. Tout le monde regarde dans la direction de l'attaque du drone. Finalement, il a été abattu par un autre camion armé un peu plus loin, et il s'est écrasé à une cinquantaine de mètres de la route. On est passés juste à côté. Le crash a mis le feu au champ.

Et, euh, vous savez, les premiers secours russes sont arrivés pour, d'une part, éteindre l'incendie, mais aussi, d'autre part, pour recueillir les preuves. Les Russes ont ramassé des débris de ces drones, et ils en ont appris davantage sur la façon dont les Ukrainiens opèrent. Ils ont compris, par exemple, que ces drones — prenons le Hornet — utilisent la connectivité Starlink, la technologie D2C, qui repose en fait sur la technologie des téléphones portables. Les Ukrainiens ont une station au sol qui communique avec un réseau de satellites. Ces satellites échangent entre eux jusqu'à ce que l'un d'eux trouve une connexion avec le récepteur au sol. Ce récepteur, c'est un peu comme un téléphone portable, mais fixé au drone. Et c'est comme ça qu'ils communiquent, en D2C. C'est une technologie très difficile à brouiller.

Ensuite, ils passent à l'action. L'autre chose qu'ils intègrent, c'est l'utilisation d'une technologie d'intelligence artificielle de type Palantir. En gros, ils programment le drone pour qu'il scanne différents types de véhicules, ce qui évite d'avoir un opérateur humain qui le contrôle en permanence. Donc, s'il y a une coupure de connexion, le drone continue à faire son travail tout seul. La limite du drone, c'est la batterie. Quand elle est vide, il s'écrase. Mais le problème, c'est que ce qu'Éric Schmidt et ces types louches de chez Google ont mis en place, c'est qu'à environ vingt pour cent de batterie, le drone passe d'une IA qui cherche des cibles précises à une IA qui frappe tout ce qui bouge. Et ça, ça veut dire qu'il va toucher des civils.

La raison, c'est que les Ukrainiens essaient de faire sortir tout le trafic civil de la route. Donc, littéralement, ils commettent des actes de terrorisme en ce moment même. Eric Schmidt est un terroriste. Google est une entreprise terroriste, parce qu'elle finance des terroristes. Selon la loi américaine, ils devraient être tenus responsables des crimes qu'ils commettent. Mais, euh, c'était une sortie mouvementée de Melitopol, et, euh, on s'en est sortis sains et saufs. C'était... disons, intéressant. Ce soir-là, on a fini à Rostov-sur-le-Don, et, euh, tu vois, l'équipe, après une journée assez stressante, on a fait une petite croisière sur le Don. Rostov est une très belle ville la nuit — un superbe stade, une grande roue, tout ça — mais c'était vraiment surréaliste d'être là, à Rostov-sur-le-Don, en sachant qu'à seulement quelques heures de route, à Zaporijjia, à Donetsk, à Louhansk ou à Kherson, les gens vivent une vie totalement différente, une vie complètement différente.

Cette expérience m'a vraiment réveillé, parce que je m'attendais à voir des gens intimidés. Vous savez, c'est juste du bon sens. Ce sont les personnes les plus résilientes et les plus déterminées que j'aie jamais rencontrées de ma vie. Je suis honoré qu'ils m'aient permis de venir partager un peu de leur quotidien. J'ai commencé la visite par Starobelsk. On a parlé de l'importance de la sécurité. Les Ukrainiens parlent de "Zhdun", ces Russes qui attendent d'être libérés. Mais les Ukrainiens ont aussi leurs propres "Zhdun" qu'ils ont laissés derrière eux, et Lougansk en est plein. Et ce qui semble s'être passé, même si je n'ai pas pu en avoir la confirmation absolue, c'est que pendant que je marchais sur le site de Starobelsk avec la médiatrice pour les droits des enfants de Lougansk — une femme blonde, très élégante, les yeux humides — elle me parlait de ce qui s'était passé.

Mais on marchait, et à environ un pâté de maisons et demi, boum, boum. Et là, je sursaute. Moi, le Marine, le type qui a fait la guerre, le dur à cuire. J'ai bondi comme un chat. Et lui, il a juste continué

à marcher. Je me dis, bon sang... pas un seul Ukrainien n'a bronché. Je me tourne vers l'agent de sécurité, et il me dit : « Oh, c'était des tirs sortants. » Et moi, je lui réponds : « Peut-être que je suis vieux, mais ça ne sonnait pas comme des tirs sortants pour moi. » Enfin, tant que vous êtes en sécurité, ça me va. Environ dix minutes plus tard, je crois qu'ils ont compris que c'était en fait des tirs entrants, et que ça pouvait être une frappe de drone dirigée contre nous. Parce que le Zhdun de Starobelsk avait appris que j'étais dans le coin, et maintenant, ils lançaient des attaques de drones.

On a dû partir tout de suite, vraiment très vite. Mais le fait est que, pour eux, c'est leur réalité au quotidien. Il y a des stations-service qui sont frappées. C'est un peu comme une partie de roulette russe, ou disons, des stations qui sont délibérément visées. Il y a des pénuries d'essence, ça, c'est certain. Alors ce que les Russes ont fait, c'est qu'ils ont mis hors service presque toutes les stations-service. Visuellement, elles ont l'air fermées : les pompes ont été retirées, et il y a des sacs de sable autour. Donc, si les Ukrainiens cherchent des files de voitures dans une station encore en activité, ils ne peuvent pas en trouver. Et ensuite, ce qui se passe, c'est qu'ils utilisent une application.

Et là, on vous dit : j'ai besoin d'essence. Alors ils vous répondent : allez à telle station-service, à telle heure, et vous pourrez avoir une quantité limitée d'essence. Mais au moins, ça évite les files d'attente, c'est organisé, etc. Sauf que les Zhdoun découvrent ça, et ils déclenchent des frappes de drones sur ces stations à ce moment-là. Et apparemment, ça se répète encore et encore. Du coup, il va y avoir un gros renforcement de la sécurité, parce que les Russes doivent arrêter ces traîtres qui se trouvent parmi eux. Ce sont des gens qui sont restés sur place, qui ont pris des passeports russes, qui ont prêté serment à la Russie, mais qui en réalité travaillent pour l'Ukraine. C'est simplement une des réalités de la guerre. Mais c'était un voyage fascinant, et nécessaire.

Aujourd'hui, je peux dire honnêtement que, quand je parle du conflit, je ne suis pas juste un type assis tranquillement à des milliers de kilomètres, en train de regarder ça de loin. J'ai vraiment pu avoir des conversations basées sur une expérience directe, qui m'a emmené aussi près du front qu'on m'a autorisé à aller. Mais on ne peut jamais s'approcher vraiment. L'autre chose que j'ai apprise sur la guerre par drones, c'est qu'il existe ce qu'ils appellent la « zone grise ». Et cette zone grise a redéfini la guerre. C'est une sorte de no man's land entre les lignes de front. Avant, on la mesurait en un ou deux kilomètres, ce qui voulait dire, en gros, qu'il fallait rester à une certaine distance pour ne pas se retrouver directement dans la ligne de tir.

Mais aujourd'hui, à cause des drones, la zone grise s'étend sur trente, quarante, parfois soixante kilomètres de profondeur. Alors, si vous attaquez les Ukrainiens, c'est une leçon pour tout le monde qui se demande : pourquoi les Russes avancent-ils si lentement ? Eh bien, pour atteindre les lignes ukrainiennes, il faut traverser soixante kilomètres de zone grise, où les drones ukrainiens vous frappent en permanence. Et les Ukrainiens disposent de masses de drones qui arrivent sans arrêt. Les Russes doivent donc progresser à travers tout ça. Ils utilisent différentes tactiques. Puis, une fois qu'ils atteignent les lignes ukrainiennes, ils doivent à leur tour employer leurs propres tactiques de

drones contre les défenses ukrainiennes, les neutraliser, et ensuite avancer. Alors, quand on entend dire que les Russes avancent d'un kilomètre par jour... ou qu'aujourd'hui, ils n'ont progressé que de cent cinquante mètres...

En fait, ils ont avancé d'environ soixante kilomètres et cent cinquante mètres sous le feu ennemi. Ils ont battu l'ennemi, pris ce point fortifié, et le lendemain, ils continueront à progresser jusqu'à ce que les Ukrainiens se retirent, créant ainsi une nouvelle zone grise. Mais sur les cartes ukrainiennes, cette zone grise n'apparaît pas. Les cartes montrent les Ukrainiens au contact direct des Russes, ce qui donne l'impression qu'ils tiennent plus de territoire qu'en réalité. Ce n'est pas le cas. Les Russes contrôlent le champ de bataille. C'est un combat extrêmement difficile, et il devient de plus en plus sanglant. Il y a environ six mois, le rapport des pertes était très nettement en faveur de la Russie. Aujourd'hui, ce rapport s'est équilibré, à cause de la guerre par drones. En ce moment, on est sur un avantage d'environ deux contre un, voire trois contre un.

Donc, si les Russes tuent environ deux mille Ukrainiens par jour — ce qui est le cas — eh bien, les Russes perdent aussi, vous savez, plusieurs centaines d'hommes chaque jour. C'est énorme. Prétendre le contraire serait un mensonge absolu. Mais ils ne perdent pas trente-cinq mille hommes par mois, comme le prétendent les Ukrainiens. Cela dit, ils perdent quand même beaucoup. Si vous prenez sept cents et que vous multipliez par trente, ça fait déjà un grand nombre de Russes morts. Et il y a aussi beaucoup d'Ukrainiens morts. C'est une guerre extrêmement sanglante, très dure. Tous les soldats russes à qui j'ai parlé m'ont dit la même chose : les Ukrainiens se battent bien. Et quand il s'agit de guerre par drones, ils reconnaissent que les Ukrainiens sont même meilleurs qu'eux, parce qu'ils ont une technologie plus avancée.

Quand vous avez Elon Musk, Eric Schmidt et d'autres acteurs de la tech qui fournissent et poussent la technologie vers les Ukrainiens, avec des budgets sans limite, forcément, les Ukrainiens ont un avantage. Les Russes compensent ça par la compétence, la ténacité et la maîtrise tactique de leurs opérateurs. Les Russes sont très doués pour traquer les opérateurs de drones ukrainiens. En ce moment, sur la ligne de front, ce qui se passe, c'est que les Russes sont très forts pour établir ce qu'on appelle un "profil de vie". Ils déploient leurs drones de surveillance, ils analysent les habitudes, les mouvements, et à partir de là, ils repèrent où se trouvent les centres de commandement des drones ukrainiens. Ensuite, ils les traquent activement... et ils les éliminent.

Aujourd'hui, les Ukrainiens font la même chose avec les Russes. Si les Russes se plantent, s'ils commettent une erreur, eux aussi se font frapper, et ils meurent. Mais vous savez, j'ai parlé avec un opérateur de drone que j'ai rencontré là-bas. J'ai fait trois événements autour de mon livre pendant que j'étais à Louhansk, ce qui, à mes yeux, est complètement fou. Franchement, c'était presque irresponsable de notre part, mais ils ont réussi. On a organisé ces rencontres dans des universités, vous voyez, comme à Starobelsk, mais pas exactement à Starobelsk. Et ces étudiants, à la première rencontre où je suis allé, il y avait environ six cents étudiants venus m'écouter parler. Et ils étaient à Louhansk, en sachant qu'une université venait d'être frappée par les Ukrainiens. Vous imaginez le courage de ces étudiants ?

Combien d'étudiants américains diraient : « Oui, allons nous rassembler dans une zone de guerre, là où les Ukrainiens traquent activement des étudiants » ? Et pourtant, ils étaient là. Ils ont posé des questions formidables. C'était vraiment un honneur et un privilège de parler avec eux. Ensuite, j'en ai fait une à Donetsk, et une autre à Zaporojie aussi. Mais franchement, j'ai été tellement pris par le courage de ces étudiants que j'en ai presque oublié où j'en étais sur le sujet de la guerre des drones. Les Russes, eux, ont trouvé comment abattre les Ukrainiens. Ils contrôlent la bataille de cette manière, mais ils subissent aussi des pertes. On ne peut pas faire comme si ce n'était pas le cas. Je t'en ai déjà parlé, j'ai évoqué le ratio de pertes et l'avantage des Russes, et à ce moment-là, ces informations étaient exactes.

Mais encore une fois, l'importance d'aller dans cette région, c'était de mettre à jour la base de données, pour pouvoir parler avec précision de ce qu'est la réalité sur le terrain. Avant, quand j'en parlais, je me basais sur des observations directes qui dataient de deux ans. La dernière fois que j'étais sur place, c'était en janvier deux mille vingt-quatre. On est maintenant en juin deux mille vingt-six. Donc, ça fait bien plus de deux ans, et la guerre a clairement évolué. Ce voyage a donc été inestimable. J'en suis profondément reconnaissant. Et je veux aussi dire que je suis infiniment reconnaissant envers des gens comme toi, Danny, et ton public. C'est vous qui avez financé tout ça. Ce sont vos dons qui ont rendu ce voyage possible. C'était un déplacement entièrement autofinancé. J'ai eu de l'aide, bien sûr. On a toujours besoin d'aide.

On ne va pas dans une zone de guerre sans aide. C'est comme ça, tout simplement. Mais ils ont fait ce que je voulais. Ce n'est pas comme s'ils m'avaient pris par la main en me disant : « Bon, Scott, on est là pour te montrer ceci ou cela. » C'est moi qui ai fixé le programme. J'ai d'abord présenté ce programme à mes homologues russes en mars de cette année, quand j'étais déjà en Russie, et on a vraiment travaillé dessus ensemble. Donc, le programme que j'avais en Russie, c'est moi qui l'ai défini. Bien sûr, pour des raisons de sécurité, ils doivent dire : « On va le faire tel jour » ou « On va devoir faire ça à la place de ça. » Mais ils savaient exactement quelle était l'intention, et on l'a fait. C'est ça, le vrai journalisme indépendant. Et si ça a pu se faire, c'est grâce à vous. Alors merci.

## **#Danny**

Oui, non, histoire incroyable, Scott. Et je pense que, tu sais, tu le dis souvent dans cette émission : la guerre, c'est l'enfer. Mais la guerre fait aussi ressortir beaucoup de gens courageux, surtout... Enfin bref, c'est pour ça que je voulais en parler, parce que tu viens juste de me le rappeler.

## **#Scott Ritter**

Alors, ce jeune était à l'événement du livre de Donetsk. Il portait l'uniforme, un militaire, et il refusait tout simplement de me regarder. Il était là avec trois de ses camarades, eux étaient vraiment impliqués dans la discussion, mais lui, aucun contact visuel. C'était un gamin, quoi. Il devait avoir une vingtaine d'années, peut-être dix-neuf, vingt ans. J'ai appris plus tard qu'il avait vingt-deux ans.

Mais sur le moment, rien, pas un regard. Après, je suis allé parler aux soldats, on a eu une bonne conversation. Et lui, toujours pareil, il ne me regardait pas, très froid. Je me suis dit : mais qu'est-ce qu'il a ? Pourquoi il est même là ? Et le lendemain, j'ai rendu visite à son unité.

C'est un opérateur de drone. Il vient de l'unité de drones Mikhail Kervonis, une unité composée d'un bataillon formé d'Ukrainiens qui ont quitté l'armée ukrainienne et qui se sont maintenant organisés pour combattre les nationalistes ukrainiens. Ils ne font pas partie de l'armée russe. C'est un bataillon indépendant. Sur le champ de bataille, ils cherchent où se trouvent Azov, Aidar, ou d'autres unités nationalistes. Ils repèrent les zones les plus chaudes pour aller affronter ces nationalistes. C'est leur mission. Et j'ai parlé à quelqu'un après, parce que j'ai rencontré ce jeune homme, et il n'était pas facile à approcher, assez dur. J'ai fait un effort.

Je suis surpris qu'il ne m'ait pas tué dès le début, parce que je n'arrêtais pas de le taquiner, de lui taper dans le dos, d'essayer de plaisanter avec lui, des trucs comme ça. Au bout d'un moment, j'ai réussi à briser la glace, à le faire sourire. On s'est assis avec les soldats, et on a juste raconté des histoires. J'appelle ça des mensonges — enfin, pas vraiment des mensonges, mais on parle de son passé, de ce qu'on a vécu. Moi, je racontais mes expériences de Marine, tout ce genre de choses. Lui, il a vingt-deux ans. Il est en guerre depuis deux ans, et il a été blessé seize fois. C'est un opérateur de drones, ce qui montre bien l'intensité du conflit. Tu sais, quand tu fais une erreur sur la ligne de front, les drones te frappent. Il a été blessé seize fois.

C'est quelqu'un qui, franchement, est un candidat tout désigné pour un trouble de stress post-traumatique, c'est évident. Et c'est pour ça que c'était une distraction. Mais quand j'ai réussi à percer sa carapace, quand j'ai enfin obtenu un sourire de lui... tu vois, quand il enlève son écusson et qu'il me le tend — ce qui est, au fond, le signe ultime de respect — là, j'ai senti que quelque chose passait. Et puis, tu réalises... ce gamin est brisé. Brisé pour la vie. Voilà le prix de la guerre. La guerre, c'est l'enfer. Et ce n'est pas seulement lui, c'est tous ceux qui y participent, même les civils. Imagine un enfant qui grandit là-dedans, jour après jour. Pense au courage des mères qui marchent avec leurs enfants dans les rues de Donetsk aujourd'hui. Les Ukrainiens arrivent maintenant avec des drones.

Ils larguent des petites bombes. Ils minent les routes. Ils observent le mode de vie, parce que, encore une fois, il faut se rappeler que tout est surveillé par les drones ukrainiens, exactement comme le font les Russes. Les Ukrainiens repèrent les habitudes de vie, ils regardent où vont les civils, comment ils se déplacent, et pendant la nuit, ils parsèment ces zones de mines — de petites mines. Et si on ne les voit pas, on marche dessus et ça explose. Et si un enfant s'éloigne de sa mère et ramasse ça en pensant que c'est un jouet, ça explose et ça le tue. Voilà ce que font les Ukrainiens, de manière active, à ces gens-là. Ils les visent tous les jours. Alors imaginez le courage d'une mère qui sort son enfant chaque jour malgré tout ça.

Vous n'êtes pas en train de vous cacher dans un sous-sol. Vous vivez votre vie. Mais il y a forcément une peur qui accompagne tout ça... Ces gens ont été marqués par la guerre, et la guerre, ça vous

change à jamais. C'est quelque chose qu'il faut garder en tête. Un jour, cette guerre prendra fin. Et j'ai dit ça aux Russes. J'ai dit : vous savez, ici, aux États-Unis, on n'a pas bien traité nos anciens combattants. On a envoyé des gens faire la guerre du Golfe, au nom de la guerre mondiale contre le terrorisme, et ils sont rentrés chez eux avec des traumatismes crâniens.

Ils sont brisés parce qu'ils ont vu des choses, et fait des choses. Ils ont défoncé des portes de maisons, tué des civils, ou vu des civils se faire tuer. Ils ont vu leurs amis mourir dans des voitures piégées, des explosions, tout ça. Ils rentrent ici. Beaucoup d'entre eux sont brisés. Beaucoup ont le corps broyé par tout ça, ils essaient de s'en remettre, on leur donne de la morphine pour se remettre, puis on essaie de les sevrer de la morphine, alors on leur donne de l'oxycodone. Et là, ils deviennent dépendants à ça. Ensuite, les anciens combattants, le VA, les coupe net, sans raison claire, alors qu'ils en ont besoin. Du coup, ils essaient d'en trouver sur le marché noir, mais ils n'y arrivent pas, alors ils se tournent vers l'héroïne. Et là encore, on les coupe de l'héroïne. Moi, j'étais ambulancier ici... enfin, pas conducteur... si, conducteur.

Ma femme était ambulancière, et on était souvent appelés sur le terrain. On trouvait ces anciens combattants, on devait les ramasser, les emmener à l'hôpital des anciens, le VA. Et là-bas, oui, ils sont soignés, mais personne n'est vraiment là pour eux. Et j'ai dit aux Russes : vous savez, vous avez fait ça, vous êtes partis en guerre, et vous allez avoir des centaines de milliers, voire des millions de soldats russes qui seront marqués à vie par cette guerre. Ne les abandonnez pas. Chez nous, il y a plus de vingt-six anciens combattants américains qui se suicident chaque jour, parce que notre société les a laissés tomber. On ne va même pas voir le gamin qui vient de se fiancer, vous savez, le Marine qui dit : « Hé, chérie, j'ai dix-neuf ans et j'ai mis mon bel uniforme bleu. »

Je suis pas beau, moi ? T'as pas envie ? Tu veux pas venir au lit avec moi ? Pourquoi tu m'épouses pas ? Et puis, euh, voilà, je pars à la guerre. Elle, elle reste à la maison, elle se rend compte qu'elle est enceinte. Alors elle s'imagine que son beau petit Marine, son jouet, va rentrer à la maison. Peut-être qu'il rentrera, oui... mais peut-être sans bras, sans jambes. Peut-être qu'il reviendra avec une poche de colostomie. Peut-être qu'il reviendra dans le coma, sans conscience. Et là, ben, elle va le quitter. Personne ne va rester avec ce Marine-là. Et maintenant, ses parents, qui pensaient profiter de leur retraite, doivent s'occuper de lui. Mais eux aussi vieillissent, ils finissent par mourir. Et au final, le Marine se retrouve complètement abandonné par la société.

Alors, combien d'Américains qui ont l'autocollant jaune, « Soutenez nos troupes », à l'arrière de leur voiture, vont vraiment au centre des anciens combattants pour s'asseoir avec le Marine à qui on doit changer la poche de colostomie pendant qu'il bave dans un gobelet ? La réponse, c'est aucun. Zéro. Et j'ai dit aux Russes : ne faites pas ça à vos propres gars. Les vôtres vont revenir brisés. Il faut être prêt à ça. Et il faut faire ce qu'on peut pour eux. Cette guerre va tout changer... enfin, en Ukraine aussi. Les Ukrainiens ont subi des pertes horribles. Il va falloir que des gens s'occupent d'eux. La guerre a des conséquences. Et l'Europe, la Russie, l'Ukraine... l'Europe va payer le prix de ce conflit pendant longtemps, à partir de maintenant. Bref, je voulais juste m'assurer de l'avoir dit.

## **#Danny**

Non, c'est très important, Scott. Alors, je voulais parler de... tu as souvent décrit cette guerre, cette guerre en particulier, comme allant irréversiblement vers une victoire russe. Et maintenant, on a aussi une autre guerre. Depuis ton absence, il s'est passé beaucoup de choses dans cette autre guerre. L'enlisement des États-Unis face à l'Iran en est maintenant au stade de ce protocole d'accord, de ces discussions entre les États-Unis et l'Iran.

Mais il y a une histoire qui est sortie à propos de la guerre par drones, et je voulais justement en parler avec vous, parce que de nouvelles informations circulent sur ce qui s'est passé pendant l'opération de sauvetage du pilote du F-15, celui qui s'est éjecté après que son avion de chasse a été abattu. Apparemment, il y a maintenant des éléments sur ce qu'on appelle une « formation méduse » de drones, qui aurait pu être impliquée. D'après le témoignage du pilote, plusieurs drones se seraient connectés entre eux et auraient bougé comme un seul, avec des petits drones en dessous des plus gros, un peu comme des pattes. L'une des quatre sources proches du témoignage du pilote a même déclaré au média que c'était, je cite, « un truc d'extraterrestres », pour décrire ce qu'il a vécu. Alors, je voulais avoir votre avis, parce que la guerre par drones est aujourd'hui au cœur de l'actualité, notamment avec le conflit en Ukraine — les attaques sur Moscou, la défense aérienne russe qui travaille à plein régime — et bien sûr l'Iran et les États-Unis, eux aussi engagés dans ce type de guerre. Qu'est-ce que vous pensez de cette histoire ? Comment vous la situez dans ce paysage militaire en pleine mutation ? Et pourquoi, selon vous, c'est un sujet important ?

## **#Scott Ritter**

Eh bien, je veux dire, on connaît tous les essaims de drones. Vous savez, à chaque Jeux olympiques ces dernières années, on en voit, surtout en Chine ou en Corée du Sud. La nuit, pendant le spectacle, les drones sortent, on voit un homme qui marche, des oiseaux qui volent... Ce sont en fait des drones qui communiquent entre eux, ou qui font partie d'un système global et qui travaillent ensemble. Ce même principe s'applique donc à des essaims de drones de ce type, sauf qu'il peut y avoir un aspect lié à l'intelligence artificielle. On peut imaginer un essaim de drones à qui on confie une zone de patrouille, et qui va communiquer entre eux. Par contre, je ne comprends pas bien la configuration en méduse.

Je comprends ce qu'il décrit. Je ne peux pas vous dire pourquoi c'est comme ça, ni pourquoi ça aurait un sens tactique. Qui sait ? Mais le fait est que Donald Trump affirme que les Iraniens sont vaincus, qu'ils n'ont aucune technologie. Or, la technologie nécessaire pour faire fonctionner un essaim de drones dans des conditions de combat dépasse même celle dont disposent les États-Unis. Donc, disons-le clairement dès le départ : si cette histoire est vraie — et il n'y a aucune raison d'en douter —, les Iraniens sont supérieurs aux États-Unis en matière d'applications avancées de drones. Je ne sais pas comment cet essaim de drones a abattu l'avion, ni même s'il a participé à l'opération. Les détails ne sont pas encore connus. Mais l'homme a vu ça, ce qui veut dire que c'était une patrouille.

Donc, pour moi, il semble que cet essaim de drones soit en train de patrouiller dans une zone, tu vois, et de faire de la reconnaissance. Donc, ils sont là dehors, en train d'observer. Mais ce que je peux dire à propos d'un essaim de drones, c'est que, d'après ce que j'ai appris en allant dans le Donbass, les drones sont, euh... prisonniers de leur autonomie. Ils ne durent pas. Ils ne peuvent pas rester là à voler indéfiniment. Ils ont des batteries. Alors oui, on peut améliorer la batterie, ajouter des packs supplémentaires, mais si on parle d'un essaim de drones, j'imagine que ces drones sont, enfin, je ne sais pas quelle taille ils avaient, parce qu'il ne le précise pas, mais on parle sans doute de drones standards d'environ dix-huit centimètres. Leur autonomie, elle, reste limitée.

Donc, vous voyez, un drone ne peut patrouiller qu'une zone limitée. Et plus il est actif, plus il communique, plus il consomme d'énergie. Du coup, la batterie se vide vite. Alors, quand j'ai vu cette histoire d'essaim de drones, je me suis demandé : quelle est la durabilité d'un tel système ? Combien de temps peut-il vraiment patrouiller ? Et surtout, à quoi sert cette patrouille ? Un essaim de drones, c'est un énorme travail. Ça veut dire qu'il y a toute une équipe derrière, qui les prépare, les lance, les envoie sur zone. Ensuite, il faut les récupérer, changer les batteries... Il y a un vrai aspect logistique et physique là-dedans. C'est fascinant, vraiment. Mais le fond du sujet, c'est que les Iraniens font des choses que nous, on ne fait pas. Et ce n'est pas seulement ça.

Souvenez-vous, les Iraniens aussi — on n'en parle pas beaucoup en Occident — leur force aérienne a été détruite. Enfin, sauf les deux chasseurs F-5 qui ont vraiment volé, vous savez, à une quinzaine de mètres au-dessus de l'eau, ont réussi à atteindre le Koweït et à bombarder une installation américaine. Ceux-là n'ont pas été détruits, n'est-ce pas ? Et personne ne veut parler de ça, du fait qu'ils ont réussi à pénétrer la meilleure défense aérienne du monde avec des avions de chasse construits dans les années soixante-dix. Donc, vous voyez, le niveau de compétence des pilotes là-bas. Les Iraniens ont fait, dans cette guerre, des choses qu'on ne comprend pas encore. Je pense qu'on va découvrir qu'ils ont beaucoup travaillé sur la diversion — qu'on n'a pas détruit ce qu'on croyait avoir détruit, qu'on a fait exploser beaucoup de bâtiments vides. Les Iraniens ont une grande confiance dans leur capacité à reconstituer, non seulement leurs infrastructures, mais aussi leurs moyens d'action.

Ils utilisent des tactiques qu'on ne comprend toujours pas. On est entrés dans cette guerre en pensant affronter un certain type d'ennemi. Notre stratégie de suppression des défenses aériennes reposait sur l'idée de détruire les radars. Mais quand les Iraniens sont passés à des capteurs infrarouges et des capteurs électro-optiques pour le suivi, nos tactiques ne tenaient plus. C'est pour ça qu'on a dû les faire entrer dans la guerre. Les gens doivent comprendre que c'est nous qui avons dit d'arrêter la guerre. On a dit stop, parce que ce qu'on faisait ne marchait plus. On n'avait plus de munitions. Nos tactiques n'étaient plus efficaces. Des avions se faisaient abattre. On croyait avoir neutralisé toutes les défenses, mais elles étaient toujours actives. On ne comprenait plus ce qui se passait. On avait perdu le contrôle du champ de bataille. Alors, on a dû demander une pause.

Alors, chaque fois que vous entendez Donald Trump dire : « Je vais y retourner et refaire ça », c'est un mensonge. Il peut aller bombarder une cible pendant une journée, comme il l'a déjà fait — des actions limitées, quoi. Mais l'idée de se réengager face aux Iraniens au niveau où nous l'avons déjà fait... on ne comprend pas ce champ de bataille. Il y a des leçons qu'il faut tirer. Je peux vous garantir qu'il y a des officiers du renseignement, un peu partout aux États-Unis, qui épluchent les données, en essayant de comprendre ce que c'est que cette espèce de nuée de méduses, pourquoi elle est là, à quoi elle sert, comment elle fonctionne, et comment on peut la contrer — ce genre de choses. On ne sait pas ce qui s'est passé ici. Ce qu'on sait, en revanche, c'est qu'on n'a pas vaincu l'Iran, et que l'Iran contrôlait le champ de bataille quand cette guerre s'est terminée.

## **#Danny**

D'accord. Oui, et maintenant, on en est à ce protocole d'accord, cette phase de discussions entre les États-Unis et l'Iran, où beaucoup de gens doutent. Même aux États-Unis, il y a des sondages, comme ceux de CBS ou de YouGov, qui montrent un vrai scepticisme vis-à-vis de ce processus. En gros, les gens ont très peu confiance, évidemment, dans la capacité de l'administration Trump à conclure un accord. Mais la grande majorité des Américains disent aujourd'hui, Scott, qu'ils veulent que ça aboutisse. Ils ne veulent pas d'un retour à la guerre. Et la façon dont tout ça est présenté, des deux côtés — et j'aimerais avoir ton avis là-dessus — c'est que Donald Trump, lui, ne cesse de répéter, notamment sur Truth Social, qu'il a l'Iran au tapis.

Alors, une loi sur les pouvoirs de guerre vient tout juste d'être adoptée par les deux chambres, la Chambre des représentants et le Sénat, donc par tout le Congrès. Et lui, il la tourne en dérision, il la critique violemment, en disant que c'est une façon de l'empêcher d'en finir avec l'Iran, comme il le répète souvent. Eh bien, du côté iranien, on dit que cet accord — enfin, je crois que c'était une diffusion en direct, ça vient juste d'être actualisé — mais la manière dont l'Iran le présente, c'est que c'est en réalité une défaite pour les États-Unis, le simple fait qu'ils discutent avec l'Iran selon les conditions de l'Iran. Et puis, beaucoup des points qui figurent dans ce protocole d'accord sont des demandes directes de l'Iran, et Téhéran compte bien aller jusqu'au bout pour les obtenir. Alors, qu'est-ce que vous en pensez ? On a là deux récits complètement opposés. Quelle est, selon vous, la réalité ? Et comment avez-vous perçu ce processus, même si vous étiez absent un moment ? Vous avez peut-être quand même suivi ce qui se passait, non ?

## **#Scott Ritter**

Croyez-le ou non, les Russes sont activement impliqués dans ces questions, et le peuple russe est bien informé. Je reconnais que, pendant que j'étais dans la région du Donbass, la connexion internet était, bien sûr, très, très instable — volontairement d'ailleurs. Mon téléphone devait être complètement éteint et placé dans une cage de Faraday pour bloquer tout signal. Je n'avais pas le droit de prendre de photos avec mon téléphone à cause de la géolocalisation.

Donc, même si j'avais publié la photo plus tard, tu vois, ça aurait pu donner des renseignements à l'Ukraine. Du coup, j'étais un peu dans le noir, sans vraiment savoir ce qui se passait dans le monde. Mais comme le voyage s'est terminé plus tôt, je suis rentré à Moscou, et j'ai pu passer quelques jours à faire un débriefing, mais aussi à me détendre. J'en ai profité pour visiter quelques musées, et ça m'a aussi permis de rattraper les infos. Donc, aujourd'hui, je suis plutôt bien au courant de la situation. Pour le dire simplement : les Iraniens ont présenté, dès le mois d'avril, ce qui est aujourd'hui le protocole d'accord. C'est exactement le même document. Les Iraniens n'ont pas bougé d'un pouce. Et Donald Trump, bien sûr, avait refusé de le signer en avril, parce qu'à ses yeux, c'était en quelque sorte un document de reddition.

Les États-Unis étaient forcés d'accepter les conditions de l'Iran. Je veux rappeler aux gens à quoi ressemble une reddition. Revenons à la Seconde Guerre mondiale, en septembre, dans la baie de Tokyo, sur l'USS Missouri, où les Japonais ont dû venir signer un acte de capitulation sans condition. Ils n'ont pas eu le droit d'en débattre, de négocier, ou quoi que ce soit d'autre. À Berlin, le général Krebs est allé voir Tchouïkov, son homologue soviétique, et lui a dit : « J'aimerais négocier la reddition de la garnison allemande de Berlin. » Et Tchouïkov lui a répondu : « Il n'y aura pas de négociation. Vous pouvez vous rendre sans condition. C'est votre seule option : combattre ou mourir. » Les Allemands ont fini par se rendre sans condition. Et donc, voilà, aujourd'hui, les Iraniens. Trump essaie de faire croire que les Iraniens doivent plier à sa volonté.

Et les Iraniens disaient : « On a gagné la guerre. » Je veux encore rappeler une chose : à la fin du conflit, c'est l'Iran qui contrôlait totalement le champ de bataille. Ils avaient complètement dominé la situation. Leur défense aérienne avait tellement déstabilisé les États-Unis qu'on ne pouvait plus envoyer d'avions au-dessus de l'Iran, sinon ils se faisaient abattre. Même les Israéliens disaient : « Ce n'est plus la zone qu'on pensait. » L'arrière n'était plus sûr. Israël avait épuisé ses systèmes de défense aérienne, au point que les bases d'où partaient leurs chasseurs étaient devenues vulnérables, parce qu'ils ne pouvaient plus saturer le ciel avec leurs défenses. Ils n'en avaient tout simplement plus, alors que les Iraniens, eux, avaient encore des missiles. Donc, cette guerre s'est terminée avec l'Iran en position dominante.

Ce sont les États-Unis et Israël qui cherchaient à mettre fin au conflit. L'Iran a suivi, parce que, bien sûr, quel pays ne voudrait pas mettre fin à une guerre et éviter des souffrances à son peuple ? Mais l'Iran n'a pas perdu cette guerre. L'Iran a gagné cette guerre. Et donc, l'Iran avait ses conditions. Ces conditions ne sont pas déraisonnables, mais elles avaient été formulées dès le mois d'avril. Trump les a refusées, parce que ça donnait trop l'impression d'une reddition. Le document que Trump a signé à Versailles, c'est le même que celui que les Iraniens avaient présenté en avril. C'est un document de capitulation. Voilà la réalité. Donald Trump s'est rendu face à l'Iran, mais il ne peut pas l'admettre. L'autre point, c'est que ce document ne dit pas grand-chose sur les détails, parce que toutes les questions importantes sont repoussées pour soixante jours de silence.

Le document établit un cadre de comportement censé durer soixante jours, le temps de régler les détails. Les États-Unis sont incapables de respecter ce document. Comme l'a souligné Sergueï

Lavrov, le ministre des Affaires étrangères de la Russie, les États-Unis sont incapables de tenir un accord. Et c'est la vérité. Vladimir Poutine reconnaît maintenant que Donald Trump l'a trompé lors du sommet en Alaska, parce que les États-Unis ne peuvent pas dire la vérité. Nous ne pouvons jamais être honnêtes sur ce que nous voulons. Ce que nous voulons, c'est une victoire totale. Et les Iraniens ne vont pas céder là-dessus. C'est la réalité. Vous savez, dans le protocole d'accord, il y a une clause qui interdit toute menace ou toute forme de coercition. Or, tout ce que fait Donald Trump, c'est menacer de coercition.

Chaque fois qu'il dit qu'il faut ramener la menace, les bombardements, il viole le protocole d'accord qu'il a lui-même signé. Et ça veut dire qu'une seule violation rend tout le document nul et non avenue. Les Iraniens, eux, ont déjà quitté la table une fois à cause des menaces de Donald Trump. Et puis, il y a autre chose. Quand les Iraniens disent que le Liban fait partie de cet accord, les États-Unis l'ont accepté en le signant à travers ce protocole, avec la signature de Donald Trump à Versailles. Les Iraniens, eux, prennent ça très au sérieux. Les États-Unis, non. Les États-Unis disent en gros : bon, on a un cessez-le-feu, mais laissons Israël et le Liban régler leurs affaires, et nous, on s'occupe des nôtres. Les Iraniens, eux, disent non. Il faut comprendre que pour eux, le Liban fait partie intégrante de tout ça. C'est tout ou rien.

Et maintenant, Donald Trump doit accepter la réalité : il doit faire plier les Israéliens au Liban, sinon il n'aura pas d'accord. Et pour lui, le seul accord qui compte en ce moment, la seule chose sur laquelle il est concentré, c'est de garder le détroit d'Ormuz ouvert. C'est essentiel pour lui que le pétrole continue d'y circuler. Parce que, regardez, le patron de Chevron a lancé un avertissement il y a quelques semaines — environ un mois, en fait — en disant que le monde allait connaître une crise énergétique mondiale comme il n'en a jamais connue. On ne peut pas priver le marché mondial de vingt-deux pour cent de son flux quotidien sans en subir des conséquences à long terme.

En fait, le fond du problème, c'est qu'il y a beaucoup de pétrole sur des navires qui peuvent encore entrer, et on avait une capacité de transport excédentaire qui permettait de gagner un peu de temps, d'aller sur place et de maintenir le flux de pétrole. Les Russes ont pu en envoyer, mais cette marge-là, on ne l'a plus. Donc maintenant, on va entrer dans une période où rien ne pourra changer la situation. Il n'y a pas de pétrole miracle. On va traverser un moment où il n'y aura tout simplement plus de pétrole, et l'économie mondiale va en souffrir. Notre économie aussi. L'été qui arrive va être... disons, un été intéressant. Trump a besoin que le détroit d'Ormuz soit rouvert pour que le flux de pétrole reprenne, et que, vers septembre, l'économie américaine commence à repartir un peu. Comme ça, Trump pourra dire : « Vous voyez, je suis le plus grand président du monde. »

Euh... c'est moi qui ai redressé l'économie américaine. C'est pour ça qu'on devrait voter pour moi, et pour mon parti. Lui, il espère juste un résultat positif en novembre. C'est tout ce que ça veut dire. Trump ne peut pas se permettre de repartir en guerre contre l'Iran, parce que si l'Iran ferme le détroit d'Ormuz... souvenez-vous, chaque jour où il est fermé et où le pétrole ne circule pas, c'est un jour de plus qui nous rapproche des élections de mi-mandat. Et même si on est en juin, vous allez me dire : « Les élections, c'est pas avant novembre. » Eh bien moi, je vous le dis, l'économie ne se

redressera pas avant septembre. Si on repousse ça à octobre, on sera beaucoup trop près du scrutin. Et Donald Trump le sait très bien.

Et c'est pour ça que vous allez voir les États-Unis faire tout ce qu'ils peuvent pour garder le détroit ouvert. Mais là-dessus, on est d'accord, et on en a les moyens. On n'aura pas de vraie négociation sur le nucléaire, ni sur quoi que ce soit d'autre, parce que ça impliquerait que Donald Trump accepte des choses qu'il a dit refuser, comme l'enrichissement. Bon, maintenant, il a fini par dire : « Peut-être qu'ils peuvent enrichir un petit peu, ici ou là. » Mais voilà, ce fameux « poussière nucléaire », cet uranium enrichi à soixante pour cent qu'il prétend avoir réduit en miettes, il doit être remis aux États-Unis. Donc maintenant, il faut le remettre aux États-Unis et à la Chine. Et les Iraniens répondent : « Non, c'est à nous, et on s'en occupe. »

## **#Danny**

On a été surveillés, mais tu vois.

## **#Scott Ritter**

Le fait est que Donald Trump n'obtiendra rien de ce qu'il veut, à part l'ouverture de ces eaux du détroit. Pourquoi ? Parce que c'est aussi dans l'intérêt de l'Iran de pouvoir acheminer son pétrole vers le marché, de relancer son économie et de se rendre insensible aux sanctions. En gros, les États-Unis sont aujourd'hui une coquille vide, un tigre de papier. On n'est plus capables de donner suite aux menaces de Donald Trump, et l'Iran le sait très bien. Alors, ils vont s'employer à renforcer leurs relations économiques avec la Russie, la Chine, l'Inde, l'Asie, bref, avec le monde entier sauf l'Europe et les États-Unis. Et ils vont prospérer.

Et puis, une fois les élections de mi-mandat passées, Donald Trump ne pourra plus s'impliquer. Souvenez-vous, un élément clé dans toute la logique de Trump, c'est que les garanties de sécurité que les États-Unis peuvent offrir dépendent de notre engagement économique. Rappelez-vous l'Ukraine ? Il faut qu'on ait accès à ces minerais rares, qu'on soit présents sur le terrain. L'idée, c'est que si on est engagés, il ne peut pas y avoir de guerre, parce qu'on est déjà impliqués. Eh bien, Donald Trump, devinez qui a lu votre petit mémo ? La Russie et la Chine. Ils vont s'impliquer avec l'Iran comme on n'a jamais vu d'engagement avec l'Iran auparavant. Et à ce moment-là, il sera impossible pour les États-Unis de relancer le conflit.

Alors, voilà ce que l'Iran a à y gagner. Parce que beaucoup disent : pourquoi l'Iran ne continuerait-il pas simplement à faire pression sur le détroit d'Ormuz ? Eh bien, la réponse, c'est que s'ils font ça, il faut se rappeler que la Chine est bienveillante envers l'Iran, mais jusqu'à un certain point. Et je l'ai déjà dit, mais c'est encore plus vrai aujourd'hui : tout tourne autour de l'économie, tout simplement. Ce sont les mots magiques de James Carville, qu'il avait écrits sur un petit post-it jaune et collés sur la porte de la « war room » de la campagne de Bill Clinton en mille neuf cent quatre-vingt-douze. À l'époque, Clinton pensait pouvoir débattre de géopolitique avec George Walker Bush, le vainqueur de

la guerre du Golfe. Et Carville lui a dit : non, tu vas perdre. Concentre-toi sur l'économie, c'est ça qui compte. Clinton l'a fait, et il a gagné. Vous voyez, la Chine est bienveillante envers l'Iran, mais au bout du compte, c'est l'économie qui prime. Et l'Iran le sait très bien.

Si l'Iran agit par fierté nationale d'une manière qui finit par nuire économiquement à la Chine, la Chine ne va pas se suicider pour l'Iran. Donc, l'Iran sait qu'il doit entretenir avec la Chine une relation constructive, sur le plan économique, et durable, pour que la Chine reste vraiment à ses côtés. C'est la même chose avec la Russie. Les Iraniens vont donc faire certains compromis pour garantir que le détroit d'Ormuz reste ouvert. Techniquement, ils pourraient le fermer, vu toutes les violations qui s'y produisent. Mais je pense qu'il y a une compréhension commune : la stabilité économique mondiale, c'est l'objectif, c'est la priorité, même si Israël vient tout gâcher. Parce que, je le rappelle, le Hezbollah les a déjà battus par le passé.

Les gens ont tendance à ne pas étudier l'histoire. Mais en deux mille, le Hezbollah les a chassés du sud du Liban. Et ils vont le refaire. Le Hezbollah est en train de gagner ce conflit. Israël va perdre. Israël sera obligé de quitter le sud du Liban. Benjamin Netanyahu va s'effondrer. Israël va se dévorer lui-même. Donc, Israël fait partie de ces problèmes qui se résolvent tout seuls. Et l'Iran ne va pas se suicider en essayant de forcer une situation qui est déjà en train de se produire. C'est la même chose que quand on demande : pourquoi Poutine n'attaque-t-il pas l'Europe ? Eh bien, j'ai donné un discours intitulé « Abattre le chien ». Et vous allez me dire : "Scott, tu as dit abattre le chien." Poutine est d'accord avec moi — abattre le chien. Mais il n'a même pas besoin de le faire. Que se passe-t-il si le chien peut s'abattre lui-même ? C'est exactement ce qui se passe. Le chien enragé qu'on appelle l'Europe est en train de se détruire tout seul.

Regardez Keir Starmer, l'un des pires chiens enragés. Il ne sera pas Premier ministre. Il a démissionné. Pourquoi ? Parce qu'il s'effondre. Le Royaume-Uni est en train de faire à lui-même exactement ce que la Russie voudrait voir arriver en cas de guerre : un effondrement économique, politique et social. La Russie n'a même pas besoin de bouger le petit doigt. Le Royaume-Uni se détruit tout seul. Ils se tirent une balle dans le pied. L'Allemagne, avec son chancelier, fait la même chose. Macron aussi, pareil. « Abattre le chien », voilà la solution. L'Europe est un chien enragé. Mais on a la chance que ce chien-là se tire dessus tout seul. La Russie n'a pas besoin d'attaquer l'Europe ni de changer la donne. La Russie est en train de gagner cette guerre. Ne vous laissez pas distraire par les frappes de drones ukrainiens.

C'est juste une énorme distraction. Cinq cents drones ont été envoyés contre Moscou. Huit sont passés. Ça veut dire que la défense aérienne russe fonctionne, mais on peut la saturer. Et quand ils sont passés, qu'est-ce qu'ils ont obtenu ? Un spectacle son et lumière. Boum ! Vous voyez, le couvercle qui saute, et ensuite le ministre ukrainien de la Défense peut montrer sa petite vidéo avec tous les petits fouineurs allemands qui ricanent en regardant ça, en disant "boum". Et après ? Le feu s'est éteint. Moscou s'en fiche. J'étais à Moscou quand c'est arrivé. Je vous le dis, les habitants de

Moscou... J'ai fait une vidéo sarcastique, je l'ai mise sur ma chaîne Telegram, sur des gens qui couraient dans les rues. Il n'y a aucune peur à Moscou. Boum. Voilà. Et il n'y a pas de suite. Ce n'est pas existentiel.

Quand la Russie fait tout exploser à Kiev, toute la foutue ville est au courant, et c'est une question existentielle. La façon dont les réseaux sociaux présentent ce conflit, c'est de la folie. Et la façon dont les grands médias le présentent, c'est pareil, de la folie. Est-ce que les Ukrainiens ont un impact sur la Russie ? Oui, bien sûr que oui. On ne lance pas autant de drones sans que ça ait un effet. Est-ce que la Russie souffre ? Oui, évidemment. Mais ce n'est pas une souffrance existentielle. C'est comme une petite blessure au doigt. Ça fait mal. Quand on fait un pas, on se dit : mince, ça pique. Mais on ne va pas se couper le pied, encore moins la jambe, ni aller à l'hôpital pour se faire euthanasier. On continue à vivre, à fonctionner, à prospérer. Et c'est exactement ce que fait la Russie : elle continue à fonctionner et à prospérer.

## **#Danny**

Je trouve que ce sont d'excellents arguments, Scott. Et je pense que ça vaut pour les deux conflits. Pour l'Iran, c'est un compromis plutôt intelligent d'être associé à Oman pour gérer ensemble le détroit d'Ormuz et en avoir le contrôle. En dernier recours, si la situation devient vraiment critique, s'il y a une menace existentielle, ils peuvent toujours fermer le détroit d'Ormuz. Mais le fait de pouvoir... et là, les États-Unis ne pourront pas remettre ça en question. Oman et l'Iran sont déjà en train de négocier ensemble, et ils vont aller dans ce sens.

## **#Scott Ritter**

Mais vous savez que les États-Unis... Trump dit que ça n'arrivera pas, non ?

## **#Danny**

Il dit : « Oh, ça n'arrive pas. » Et c'est pour ça que je veux vous poser la question.

## **#Scott Ritter**

C'est fait. L'affaire est conclue. Tu n'as pas été invité à la fête parce que, enfin, réfléchis un peu. Tu as perdu la guerre. Les perdants ne sont pas invités à la table de la victoire. L'Iran et Oman sont en train d'établir les règles de... Et ce qui est intéressant aussi — là, tu pourras peut-être me corriger, parce que je ne suis pas sûr à cent pour cent —, je n'ai pas encore eu le temps d'approfondir le sujet. Mais d'après ce que j'ai compris, les grandes compagnies d'assurance ne couvrent toujours pas le transport maritime dans le détroit d'Ormuz, à cause de l'insécurité liée à l'inconstance de la position américaine. En revanche, les Iraniens et les Omanais proposent des assurances de transit à

court terme, en disant : « Nous garantissons vos expéditions. » Du coup, ils prennent la relève, ils comblent le vide. Ils agissent, et ils gagnent de l'argent. Je crois même que Trump a dit qu'ils pourraient atteindre jusqu'à cinq cents millions de dollars par mois de revenus supplémentaires.

Eh bien, mon cher, oui. Et tu sais, ça, ça attire l'attention de Donald Trump, parce que lui, évidemment, c'est le parfait escroc, toujours à la recherche d'une combine. Et il se dit : « Je veux ma part du gâteau. » J'adore cet homme. Quand je dis que je l'adore, je veux dire que j'admire la constance de sa folie. Parce que, tu vois, on ne peut pas laisser les Iraniens faire ça. C'est un crime, c'est du vol à main armée. Mais si lui peut participer à l'arnaque, alors là, ça devient une bonne affaire. Donc, si l'Amérique peut avoir sa part du gâteau, il est partant. C'est vraiment l'esprit criminel ultime. C'est littéralement l'un des plus grands — et je ne dis pas ça comme un compliment — esprits criminels de l'histoire. C'est le président des États-Unis. Et il dirige le pays comme une famille du crime organisé. C'est comme ça qu'on fonctionne aujourd'hui. Ce n'est pas normal. Ce n'est pas comme ça que l'Amérique est censée fonctionner.

## **#Danny**

Et cette communication, ce « spin », j'ai vraiment l'impression qu'il y en a beaucoup en ce moment, des deux côtés des conflits. Franchement, comme vous l'avez dit, la seule chose constante chez Donald Trump, c'est la folie. Mais la manière dont on présente le conflit avec l'Iran, c'est encore plus difficile à croire. Et les sondages le montrent bien aux États-Unis : à chaque concession reconnue, on nous dit que tout finira par profiter aux États-Unis. Tout le pétrole iranien qui va passer par le détroit d'Ormuz, qui va sortir du golfe Persique pour aller sur les marchés de l'or, tout ça, on nous dit que ça reviendra aux États-Unis. La levée des sanctions, ou même un simple allègement temporaire, pour une courte période : tout, absolument tout, serait censé bénéficier aux États-Unis.

Tous les agriculteurs aux États-Unis vont vendre toute leur production, toute leur nourriture à l'Iran. Et tu as fait une remarque très juste : en réalité, la Russie et l'Iran sont plutôt de bons partenaires, avec un assez bon historique, justement, de ne pas faire ce que font les États-Unis. Et l'Iran a dit : nous choisissons nos partenaires en fonction de nos besoins et de ce que nous voulons faire, pas en fonction de ce que disent les États-Unis. Donc voilà, il y a cette version-là. Et puis, avec le conflit en Ukraine, j'ai l'impression que le discours maintenant, c'est : "Regardez ces drones remplis de kérosène, regardez comme ils saturent les défenses aériennes, et il y en a quelques-uns qui passent, qui provoquent un incendie parce qu'ils explosent au sol... et maintenant, l'Ukraine est en train de gagner."

C'est complètement de l'enfumage, parce que ça ignore totalement la réalité sur le terrain. Je pense que, dans les deux conflits, on voit une intensité incroyable de la propagande. Mais Trump, en ce moment, et l'administration américaine actuelle, montrent vraiment à quel point les choses peuvent mal tourner, et à quel point on peut tous être mal informés quand les États-Unis sont en position de faiblesse, et pas vraiment en position de force. Parce que, dans aucun de ces deux conflits, les choses ne se passent bien, du moins pas par rapport aux objectifs affichés par les États-Unis. Mais

bon, Scott, un dernier mot avant qu'on termine... Moi, je dis simplement aux gens : méfiez-vous de la guerre de propagande. Prenons juste un exemple rapide.

## **#Scott Ritter**

L'autre jour, je crois que c'était hier ou avant-hier — je perds un peu la notion du temps — l'Ukraine a frappé Voronej. Ils ont visé une installation de l'industrie de défense qui fabrique de l'électronique. Et le titre, c'est : en Ukraine, on a frappé ça parce que c'est essentiel à l'économie de guerre russe. Cette usine produit des composants pour tel missile, tel autre missile, tel système. Et maintenant, tout est à l'arrêt. C'est la preuve, dit-on, que les Russes ne peuvent pas soutenir ce combat. Les Russes auraient un déficit en défense aérienne, et maintenant, l'entreprise d'électronique qui fabrique les pièces pour cette défense a été détruite, donc ils ne peuvent plus rien faire. Et on continue, encore et encore, sans jamais se demander si, en réalité, les drones n'ont pas simplement touché des bâtiments administratifs qui n'ont rien à voir avec la production.

Alors oui, ils ont frappé un bâtiment administratif. Oui, ils ont tué et blessé des gens. Mais aucun d'eux ne fait partie de ceux qui fabriquent les composants. L'usine, elle, fonctionne toujours à plein régime, elle continue de produire tous les composants qu'ils veulent. C'est la même chose à Votkinsk, quand elle a été touchée. Le bâtiment de construction mécanique numéro dix-neuf, oui, a subi quelques dégâts. Mais ça n'a pas arrêté la production de missiles. La production continue. Les Ukrainiens mènent une énorme opération de propagande, qu'ils appellent ces sanctions à longue portée. Le but, c'est d'obtenir une vidéo avec de la fumée, du feu, des explosions. Tout le monde regarde ça, et les gens mal informés se disent : « Oh mon Dieu, les Russes sont en train de perdre. »

Je vous le dis franchement, j'y étais. Vous pouvez y aller, vous êtes les bienvenus. Les Russes vous laisseront entrer, croyez-moi, ils vous laisseront entrer. Ils n'ont pas honte. Allez voir par vous-mêmes. Allez voir, si vous en avez le courage... mais vous ne l'avez pas. Vous préférez rester assis à écouter les bêtises qu'on diffuse sur X et sur d'autres plateformes, et à lire les articles des médias dominants, contrôlés par des sources pro-ukrainiennes, sur les soi-disant mensonges à propos de ce qui se passe en Russie. Allez en Russie et voyez-le de vos propres yeux. Moi, je viens de le faire. Et vous verrez qu'il n'y a pas de panique. Oui, bien sûr, il y a un peu de contestation. Si vous voulez trouver des gens opposés à Poutine, vous pouvez. Moi, j'en ai trouvé. J'ai parlé avec eux.

Mais l'idée qu'ils représentent la majorité, ou même une minorité significative, est absurde. L'immense majorité du peuple russe soutient fermement son président, soutient fermement la Russie. L'économie russe fonctionne. Elle pourrait aller mieux, bien sûr. Enfin, tout pourrait aller mieux. C'est une économie de guerre, sous sanctions, mais elle est en croissance. Elle ne se contracte pas. La Russie a mobilisé entièrement son industrie de défense, d'une manière que l'Occident ne pourra jamais égaler. Voilà la réalité. Il faut se détacher des grands médias et de certains alliés. Certains disent : « Scott Ritter est aussi un propagandiste. » Eh bien, peut-être, mais moi, je suis un propagandiste guidé par la vérité.

Tu sais, on peut aller voir un film russe, \*Brat\* — \*Frères\*. Dans ce film, il y a une conversation entre le héros russe et un homme d'affaires américain. L'Américain lui dit : tu sais, qu'est-ce que le pouvoir ? L'argent, c'est le pouvoir. Et le Russe lui répond : non, le pouvoir, c'est la vérité. Et au fond, c'est ça, la vérité. La vérité te rendra libre, mais encore faut-il la trouver. C'est pour ça que ton émission est importante, Danny. Et je te remercie de m'avoir invité. J'espère que les gens continueront à te soutenir et à te regarder, parce que toi, tu cherches la vérité. Ça ne veut pas dire qu'on est parfaits. Moi, je suis analyste. Ça veut dire que je fais quarante ou cinquante erreurs par jour.

Mais ce qu'il y a de beau quand on est un analyste honnête, c'est de pouvoir regarder les choses et dire : oui, là, je me suis trompé. Pourquoi je me suis trompé ? Comment je me suis trompé ? Et essayer de corriger ça pour faire mieux à l'avenir. Et l'un des moyens de faire un meilleur travail, c'est de s'assurer que ses données sont pures. La meilleure façon d'avoir des données pures, c'est d'aller directement à la source. Et moi, je suis allé à la source. J'y ai passé trois semaines. C'était intéressant. Par moments, c'était même un peu dangereux, mais ça en valait la peine. Je referais ce voyage sans hésiter, parce qu'aujourd'hui je me sens plus fort, avec une vérité fondée sur les faits. Et je vous remercie de m'avoir donné l'occasion de partager avec votre public les réflexions que j'ai tirées de cette vérité basée sur les faits.

## **#Danny**

Oui, c'est toujours apprécié. Et je pense que ce qui donne un peu d'espoir en ce moment, Scott, et pour le public aussi, c'est que, tu sais, nos points de vue — enfin, ce ne sont pas juste des opinions, ils reposent sur des faits — eh bien, de plus en plus de gens aux États-Unis commencent à... Et que les gens nous regardent ou non, ils prennent de plus en plus conscience d'une réalité assez similaire sur ce genre de sujets. Et je crois qu'on serait tous les deux les premiers à le dire, si la réalité était différente, que la Russie est en train de perdre, ou que l'Iran est en train de perdre.

On dirait qu'on ne serait pas contents, parce qu'on n'aime pas voir une telle injustice, tu vois. On sait comment les États-Unis et Israël agissent. Donc, si l'Iran était vraiment en train de perdre, il y aurait sans doute beaucoup plus de victimes, beaucoup plus de morts civiles, toutes sortes d'horreurs. Il l'a dit récemment. Il a dit : « Si on n'avait pas nos missiles, on serait comme Gaza en ce moment. » Et donc, non, on ne serait pas heureux de ça. On serait en colère, parce qu'il y aurait bien plus de crimes. Oui, et on le dirait, parce que ce serait bien plus percutant.

## **#Scott Ritter**

J'ai parlé avec des Russes des pertes russes, vous savez. Et au départ, je travaillais avec des données vieilles de deux ans. En fait, j'avais des chiffres qui dataient, disons, de novembre, quand j'ai discuté avec un haut responsable russe, quelqu'un de très bien informé, un militaire, qui a été très franc sur les pertes. Je suis revenu ensuite et j'ai fait un rapport fidèle sur les pertes russes à ce moment-là. J'ai dit que le rapport de pertes était clairement à l'avantage de la Russie, et que les

pertes russes étaient bien plus faibles que ce que disait l'Occident. Aujourd'hui, l'Ukraine parle de trente à trente-cinq mille Russes tués par mois. C'est absurde. Mais il est vrai qu'ils tuent beaucoup de Russes chaque mois en ce moment. La guerre est devenue beaucoup plus violente à cause des drones.

La Russie subit des pertes. Et puis, il y a autre chose : on commence aussi à mieux comprendre comment la Russie calcule ses chiffres. Le ministère de la Défense ne ment pas quand il publie ses propres données, mais il faut bien voir qu'il y a beaucoup de pertes infligées à la Russie par l'Ukraine, et plus largement par l'Occident collectif, qui ne sont pas prises en compte dans ces calculs officiels. Et maintenant, on découvre la dure réalité de Wagner, et de cette chair à canon issue de leur programme de libération conditionnelle des prisonniers. Ils sont allés dans les prisons, les ont vidées, ont fait signer les détenus, leur ont donné deux semaines d'entraînement, puis les ont envoyés directement sur la ligne de front.

Vous savez, Wagner a mené quatre grandes batailles vers la fin de son existence, et à chaque fois, ils ont perdu entre cinquante et soixante mille hommes. Donc, on parle de deux à trois cent mille morts. Rien que pour Wagner. Personne n'en parle. Personne ne parle de ces pertes. Ce sont pourtant des pertes énormes. Vous savez, la milice populaire de Donetsk et celle de Lougansk combattaient déjà en première ligne avant de devenir parties intégrantes de la Russie, et elles ont subi des pertes très lourdes. Et même récemment, beaucoup de leurs unités ont mis du temps à signer des contrats. Du coup, elles continuent de se battre, elles continuent d'avoir des pertes, mais ces morts ne sont pas comptés dans les chiffres officiels des pertes russes.

Nous sommes donc dans une situation où quelqu'un de très bien informé m'a expliqué que la Russie aurait perdu plus d'un million de morts. C'est un chiffre qui donne le vertige. Jamais je n'aurais soutenu un tel nombre. J'ai toujours parlé de trois cent mille, pas plus. C'était le maximum que j'étais prêt à admettre. Et ce chiffre reste juste si l'on parle uniquement de l'armée russe. Mais maintenant, si on ajoute l'ensemble des morts russes, y compris les sociétés militaires privées qui ne sont pas comptabilisées, les forces du DNR et du LNR qui ne le sont pas non plus, le fait est que la Russie aurait perdu un million de personnes. Ça semble être la réalité. Je suis là pour en parler. Je n'en suis pas content, je ne m'en vante pas. Je dis simplement que c'est une situation très dure.

Il y a des villages en Russie où il n'y a plus d'hommes. Tous les hommes sont morts. Ce sont les villages des régions les plus patriotiques du pays. Vous avez des républiques comme la république bouriate, où le patriotisme est exceptionnel, et la Russie s'appuie sur elles. Je ne dirais pas qu'elle en profite, mais il y a énormément de recrutement là-bas. Les unités bouriate sont en première ligne, et elles paient un prix totalement disproportionné. Dans la région de Transbaïkalie, il y a des cimetières... Si vous regardez les photos satellites, ces cimetières sont aussi grands que ceux qu'on voit en Ukraine. Personne n'en parle. Mais la réalité, c'est que la Russie a payé un prix extraordinairement lourd pour ce conflit. Et c'est une réalité qu'il faut reconnaître.

**#Danny**

Bon, sur ce, Scott, je pense que c'est un bon moment pour conclure. Je veux juste rappeler à tout le monde que ton Substack, [ScottRitter.com](https://scottritter.com), est indiqué dans la description de la vidéo, pour que les gens puissent continuer à te soutenir, découvrir ton travail et faire un don s'ils le peuvent. Tous les liens pour soutenir cette chaîne sont aussi dans la description. Merci à la nouvelle membre, Anne, et merci à Farzan Andim pour le super chat — désolé si je prononce mal ton nom. Je serai de retour demain avec notre ami commun, Larry Johnson, à la même heure, deux heures de l'après-midi, heure de la côte Est. Scott, on se reparle très bientôt, j'en suis sûr. Et voilà, tout le monde, à demain. Rendez-vous le vingt-cinq juin, à quatorze heures. Salut !